

Née en 1909 à Weislingen, Sophie Klein a connu une vie pas banale, à cheval sur deux guerres mondiales, marquée par les privations et les tribulations d'une époque pleine d'incertitudes. Ses souvenirs, rédigés au soir de sa vie avec l'aide de son époux Emile Muntzer, constituent un précieux témoignage sur la vie d'une époque pas bien lointaine, mais révolue.

Nous poursuivons ici la publication de larges extraits de sa "biographie". Nous la retrouvons à présent à 17 ans. Partie seule de son village natal, elle a réalisé son rêve d'Amérique, où elle débarque un matin de septembre 1926, après une traversée mouvementée. Première étape : chez son oncle Christ, dans le faubourg d'Elliott à Pittsburgh en Pennsylvanie. Mais pas pour longtemps...

Eric Denninger

Je quitte Elliott pour Bellevue : mon premier emploi

En vue d'apprendre l'anglais au plus vite, je me suis fait inscrire aux cours du soir. Quatre semaines après, ma tante Sophie de North Side, qui tenait également une boulangerie-pâtisserie, m'a téléphoné pour m'informer qu'elle m'avait trouvé une situation, pas trop loin de chez elle, à 15 minutes de tramway, à Bellevue, auprès d'un jeune couple qui avait deux garçons âgés de 18 mois et de trois ans et que la mère malade ne supportait plus. C'est moi qui devais m'en occuper. Finis donc les cours du soir et terminé mon séjour chez oncle Christ à Elliott. Mon cousin George, avec sa voiture comme en avaient déjà tous les étudiants, m'a conduit chez tante Sophie. C'est chez elle maintenant que toutes les deux semaines je passais mes week-ends, car je n'étais libre qu'un dimanche sur deux. La maison de mon nouveau séjour n'était pas grande et les gens qui l'habitaient n'étaient pas riches.

Je me trouvais en présence de monsieur et madame et de deux bambins, de beaux rouquins. Mon rôle était d'aider madame, mais primordiallement de m'occuper des enfants qui étaient assez turbulents. Monsieur partait le matin et ne revenait que le soir, comme tous les Américains.

Je faisais les repas avec l'aide de madame. Nous cuisinions surtout des choses pour enfants et nous les mangions avec eux. Il n'était donc pas étonnant que j'augmentais rapidement en poids, avec en plus les gâteaux que ma tante me donnait. Vu l'état de santé de madame, elle devait beaucoup s'activer et se promener pour ne pas broyer du noir. Pendant qu'elle se promenait, les gosses pouvaient se défouler. Leurs jeux préférés se passaient sur l'escalier intérieur et n'étaient rigolos que quand ils pouvaient faire rouler les jouets sur l'escalier. Il en résultait un bruit infernal. Mais c'était l'hiver et on ne pouvait pas toujours être dehors. Heureusement que mes nerfs étaient solides.



A Elliott : Sophie (à gauche) et Erika

Après la rentrée de madame, il convenait de faire des jeux plus calmes en sa présence. La maison était trop petite et on pouvait difficilement s'isoler. Monsieur, rentré le soir, était toujours auprès de sa femme et lui causait avec beaucoup de gentillesse et de patience. Vu les menus qu'on lui servait le soir, je me demandais souvent si au moins à midi il avait bien mangé à sa faim. Ce que l'on servait le soir n'était pas mauvais : des porridges aux flocons d'avoine, beaucoup de pâtes, etc., le tout très bon pour les enfants. Il y avait aussi une salade que nous préparions pour les dimanches soir, consistant en plusieurs feuilles de laitue disposées sur chaque assiette avec une tranche d'ananas avec des noix plus un quart de fromage, genre Gervais et par-dessus de la mayonnaise. C'était très bon.

Mais voilà : comment procédions-nous pour nous comprendre ? Je pense que c'était par signes. Les enfants me tiraient par la jupe pour me montrer ce qu'ils voulaient. Comme le plus jeune apprenait seulement à parler, je faisais comme lui. J'étais donc à la meilleure des écoles pour apprendre une langue étrangère le plus naturellement du monde. Le premier dimanche monsieur m'apportait des journaux illustrés pour me faire passer le temps. Comment faire pour lire une langue dont je

commençais seulement à avoir quelques notions ?

En regardant de plus près je constatais qu'il y avait beaucoup de mots ressemblant au français et à l'allemand et avec l'image en plus la chose devenait intéressante.

J'avais aussi une amie qui, dans la maison voisine, s'occupait également d'enfants. C'est au fond par elle que j'ai trouvé ma place ici. Elle était de parents allemands qui, en vue d'émigrer aux USA, sont d'abord allés au Canada et à partir de là aux USA. Il paraît que c'était plus facile. De ce fait elle parlait l'allemand et comme elle faisait partie de la même église que mes cousines, c'est par elles qu'elle connaissait mon problème et a pu intervenir pour me procurer ma place. C'était une grande blonde très gentille qui ne s'était pas encore fait couper les cheveux non plus. Nous étions donc deux phénomènes assez rares. C'était en promenade avec les gosses que nous nous causions, et en anglais, s'il vous plaît ! Car nous voulions toutes les deux apprendre cette langue au plus vite.

Les dimanches de congé, j'allais à l'église avec mes cousines qui adhéraient à une communauté protestante où il fallait payer sa dîme tous les dimanches, également pour les membres de la famille absents. Aux USA, la prospérité d'une communauté religieuse dépendait au premier chef de la personnalité du pasteur : bon prédicateur, bel homme, etc. Il y avait aussi des fêtes en vue de faire rentrer un surplus d'argent dans la caisse de l'église, pour son entretien. J'ai assisté par exemple, dans la salle des réunions de l'église, à un "Sauerkraut-dinner", où une savoureuse choucroute nous était servie après le prêche. Il y avait toujours beaucoup de monde et c'était bon...



Pittsburgh, Riverview Park ~ Mai 1927
Sophie et ??? devant l'observatoire Allegheny

Mais la famille déménage... et je change de place

C'est à ce rythme que les jours et les semaines passaient. Vers le printemps nous avons emménagé dans une maison plus vaste. Pendant le temps du déménagement, j'étais avec les enfants chez leurs grands-parents maternels qui habitaient une belle villa.

La nouvelle maison ne me plaisait pas : on s'y perdait et les alentours étaient encore un peu sauvages. Je me rappelle qu'au fond du terrain il subsistait encore une tour de forage de pétrole qui pompait de temps à autre. Ma nouvelle habitation se trouvait un peu plus près de la maison de ma tante. J'ai déjà mentionné que je grossissais anormalement du fait de la nourriture bourrative enfantine et de tous les gâteaux que ma tante me donnait à emporter chaque fois que je lui rendais visite... En ce qui concerne les kilos de trop, j'ai suivi la méthode allemande F.d.H. qui veut dire, prudemment traduit, M.L.M. (mange la moitié). Je commençais par me civiliser et parler anglais ne posait plus de problèmes...

Le hasard voulait que quelqu'un de la famille, travaillant dans une bijouterie, ait été sondé par son patron pour savoir s'il ne connaissait pas une jeune fille qui voudrait travailler chez eux, à domicile, sa femme ne voulant pas de personnel nègre. J'habitais de nouveau chez oncle Christ quand madame Deroy, la femme du bijoutier, a appelé ma tante en lui demandant si je savais faire la cuisine. Malgré mes signes de dénégation ma tante lui répondit "Oh! yes, her mother is a fine cook". Enfin il a été décidé que j'irais la voir à Squirrel Hill.

L'endroit me plaisait : maison toute neuve, pas de clôture autour, pas encore de fleurs mais un beau gazon. Les arbres plantés étaient encore très petits. C'était tout simplement une villa très belle et très spacieuse et à la place d'une entrée directe dans le living-room, il y avait un beau hall. J'aurais ma chambre et ma salle de bain au premier étage où se trouvaient trois autres chambres avec leurs salles de bain ainsi que de nombreuses penderies. Le parterre était accessible à travers une grande terrasse couverte qui débouchait sur le vaste hall. De là, on entrait dans un beau salon avec une belle cheminée en marbre. Ce salon débouchait sur une chambre plus petite, très claire, avec des baies vitrées sur trois côtés pour bien faire entrer le soleil. C'était le petit salon de séjour avec radios, gramophone, etc. A partir du salon, on montait quelques marches très larges, enjolivées de mains courantes en fer forgé et accédant à cette salle à manger un peu surélevée. Une chambre plus petite était prévue pour le petit déjeuner. Toujours au même niveau, la cuisine avec sa terrasse accessible par le hall et reliée à la salle à manger par une porte, le tout admirablement meublé. Par la cuisine, on accédait au sous-sol avec sa machine à laver et sa chaudière à gaz à fonctionnement automatique et un appareil d'incinération des ordures ménagères et, un peu plus insolite, un endroit de rangement de livres, une vraie bibliothèque...

Un peu d'Histoire



Tout cela me plaisait beaucoup, mais voyant tout le travail qui m'attendait, surtout en ce qui concerne le nettoyage des carreaux et des baies vitrées, je fis tout de même la réflexion que jamais je ne pourrais venir à bout de tout ce travail. Elle m'a promis qu'une fois par semaine, pour les gros travaux, j'aurais un Noir à ma disposition, celui-là qui à la bijouterie fait le même genre de travail. Essayons, me disait madame, en me promettant de m'assister pendant toute une semaine où elle ne sortira pas dans le but de m'initier à toutes choses et surtout à la cuisine. J'ai tout de suite remarqué qu'il n'y aura ici qu'exceptionnellement des conserves, contrairement aux habitudes américaines. Prudemment, j'ai demandé à madame de me montrer comment elle faisait la cuisine, ainsi, lui disais-je, je pourrai faire selon ses désirs. Elle possédait en plus un beau livre de cuisine et mon séjour aux USA de près d'une année maintenant me permettait de le lire sans problème et surtout de parler et de comprendre. Je faisais donc bien attention comment madame faisait et je vous assure que jamais madame ne s'est aperçue que je ne savais pas cuisiner, pourtant elle était un vrai cordon bleu.

Après un certain temps, madame m'a parlé de deux jeunes filles, Hannah et Erika, originaires de la Forêt-Noire, des Allemandes donc qui travaillaient tout près chez des amies à elle et qui viendront certainement me rendre visite. Elle les connaissait bien, surtout l'aînée, Hannah. Elle me déconseillait d'en faire une amie de sortie. Il n'en était pas question, vu son âge de trois années mon aînée. Sa sœur Erika, émigrée la même année que moi, me convenait mieux. Un soir donc, elle est venue me voir et nous avons fait plus ample connaissance. Comme moi, elle ne sortait pas beaucoup, mais raffolait des westerns. A vingt minutes de tramway il y avait déjà un cinéma et non loin de là les émigrants allemands avaient leur maison de réunion où l'on pouvait voir des films "aus der Heimat". C'est ainsi que j'ai connu, par films interposés, les plus beaux sites de l'Allemagne. Tous les samedis soir il y avait bal jusqu'à minuit.

Sophie, Erika, Hans et... Pumpernickel

C'était l'époque de la prohibition (prohibition time), c'est-à-dire défense absolue de servir de l'alcool en public et même d'en avoir sur soi. En outre, une loi interdisait en Pennsylvanie tout amusement public les samedis au-delà de minuit et les dimanches, c'est-à-dire de samedi minuit à dimanche minuit tout bal public, cinéma etc. étaient interdits. Il y avait tout de même pas mal de gens qui sortaient aux heures interdites pour dîner en ville. Je crois que ces lois dataient encore du temps des quakers... Ainsi nous sortions presque tous les samedis soir. D'un commun accord Erika allait d'abord voir son western pour me rejoindre au bal après... Un soir, deux jeunes gens qui tranchaient un peu sur les autres, m'invitaient à danser. Lorsque Erika est venue nous avons ainsi chacune son cavalier. Par la suite nous nous sommes rencontrés une fois par semaine.

C'étaient deux jeunes ingénieurs des mines en voyage d'études à travers les mines américaines. Ils travaillaient dur comme simples mineurs pour gagner l'argent nécessaire pour étudier les techniques minières américaines. Nous sommes devenus très vite amis. Erika était le copain de Hans, un Berlinoise d'un abord facile. Moi j'ai eu Pumpernickel comme boyfriend. Son vrai nom était assez difficile à prononcer. C'est une des raisons pour lesquelles il a eu ce surnom au campus de Carnegie Hall où il logeait. C'était d'ailleurs l'habitude à cette époque de donner des surnoms. En plus il aimait le pain noir du même nom - le pain militaire allemand - d'où son surnom. Il était originaire de Dresde et avait un air malheureux à cause, je pense, de sa mésentente avec ses parents. Les deux avaient en commun une vieille Ford ce qui nous a permis de circuler un peu dans la région en visitant les mines et les forages avec leurs villages. Une fois même ils voulaient nous faire donner le baptême de l'air, mais arrivés sur place il y avait de l'orage.

Pumpernickel était comme un grand frère pour moi et me surveillait. Je me souviens d'un jour où, selon lui, j'avais trop bonne mine. Il me grondait, me disant qu'il estimait que je n'avais pas besoin de ce "make-up". Enlève-moi ça de suite, me disait-il. Je lui dis si tu veux que je l'enlève, prends ton mouchoir et enlève-le toi-même. Ce qu'il a fait. Mais il a dû constater qu'il n'y avait rien à enlever et que tout était naturel.



Louise et Sophie à West View ~ Juillet 1928

Il m'a quant-à-moi fait un discours que jamais je ne devais me servir de ces choses artificielles. Il m'a souvent parlé, je ne sais pas pourquoi, de son jeune frère qui, disait-il, me conviendrait mieux. Je crois qu'il voulait surtout que je ne m'attache pas trop à lui.

Nous avons passé environ huit mois ensemble et j'en garde les meilleurs souvenirs. Ils ont continué leur tour d'Amérique au mois d'août pour se rendre dans les Rocky Mountains, et en touristes ils ont visité la Californie et tout le sud des USA avant de rentrer en Allemagne. C'était en été 1928.

[Après un bref séjour à l'hôpital pour soigner une amygdalite, Sophie retrouve le fil de ses activités]

Kay et ses flirts

Mes patrons me considéraient un peu comme leur enfant. Ils avaient perdu, il y a un an environ, leur fils unique à l'âge de 18 ans. Il leur restait une fille qui avait deux ans de moins que moi qu'ils choyaient beaucoup. Elle s'appelait Kay et souvent je devais l'accompagner au campus de l'Université, ses parents n'aimant pas qu'elle sorte seule. Nous étions ensemble comme de bonnes amies. Elle me donnait volontiers un coup de main dans mes travaux, occasion pour elle de me raconter ses flirts. Parmi les garçons qu'elle connaissait il y avait même un "frenchy". Lorsque je l'ai rencontré à une de nos sorties, c'était la seule occasion que j'avais eue aux USA de parler français. Moi je ne le trouvais pas "spécial". Il portait une petite moustache qui le différenciait des autres garçons et avait, il est vrai, beaucoup de succès auprès des filles. Je me souviens d'un soir, elle me demandait ma complicité pour inviter une bande de jeunes gens, une surbournie, quoi. J'étais évidemment d'accord, mais j'ai trouvé que c'était beaucoup de dérangement pour pas grand-chose. Ses parents, en plus, n'aimaient pas ces rendez-vous.

De famille juive non pratiquante, madame savait tout faire. Elle a été élevée à Saint-Louis, dans cette ambiance du Sud qui pouvait expliquer son côté un peu raciste. J'ai eu une certaine promotion en ce sens qu'elle sollicitait mon avis pour s'habiller en présence d'une couturière qui venait à domicile. Au lieu de charger ses robes avec un tas de fleurs artificielles et de rubans multiples, conformément à la mode du moment, ce qui ne convenait plus à sa taille un peu forte, je lui conseillais plus de simplicité et, par les compliments de ses amies, j'ai eu droit à sa reconnaissance. Evidemment cela prenait beaucoup de mon temps, mais Sam, le Noir, devait venir un peu plus souvent.

La question noire

A cette époque, le Ku Klux Klan faisait parler de lui dans le Sud, ce qui n'était pas sans influence sur le Nord. Il fallait se méfier un peu des Noirs et, plus souvent que d'habitude, des personnes seules étaient attaquées. Comme j'étais toujours gentille avec les Noirs autour de moi, notamment avec Sam qui, lorsqu'il quittait le travail de la journée, partait toujours avec un paquet plein de gâteaux que je lui donnais avec la permission de madame, avec également les mamies et les cuisinières du voisinage qui, lorsque je leur causais, m'assuraient que je n'avais rien à redouter de ce côté-là. Le tam-tam nègre fonctionnait donc toujours et les messages faisaient le tour de la population noire, porteurs de renseignements favorables ou défavorables sur les Blancs.

La dernière année que j'étais chez les Deroy's, Sam, qui avait déjà un certain âge, ne pouvait plus venir me seconder. Monsieur m'a délégué un plus jeune qui travaillait également dans son magasin. Il n'était pas facile à manier et comme métis il n'était pas bien vu, ni des Blancs, ni des Noirs. Je ne pouvais pas discuter avec lui parce qu'il était trop révolté et j'estimais finalement que je n'étais pas concernée. Heureusement je n'avais plus longtemps à passer en sa compagnie...

Le Nord n'était tout de même pas aussi raciste que le Sud au point d'obliger les Noirs d'avoir à occuper dans les tramways par exemple des compartiments qui leur étaient spécialement réservés.

La vie continue

Après le départ de Pumpnickel et de Hans, Erika et moi avons plus souvent rencontré mes cousines, les dimanches, et un de nos buts de promenade fut souvent le Schenley Park qui se trouvait près de Carnegie Hall, de la Carnegie Melton University et de la Carnegie Library, toutes des donations du célèbre et richissime Carnegie.

Cet ensemble ne se trouvait pas trop loin de là où nous habitions. Pour nous y rendre nous avons trouvé un raccourci que nous appelions "le sentier des Indiens". Par ce sentier nous tombions pour ainsi dire directement sur Forbes Street, en face de la Carnegie Library où nous étions déjà un peu connues du fait que nous lisions beaucoup, ce qui n'était pas dans les habitudes des jeunes Américains.

Au Schenley Park, il y avait un grand lac et aussi de beaux arbres, des rescapés pour ainsi dire. Un dimanche l'idée est venue à Erika de faire une partie de canotage sur ce lac. Je n'étais pas très d'accord,

Un peu d'Histoire

déjà parce que je portais une jolie robe en crêpe georgette, étoffe qui n'aimait pas l'eau du tout - comme moi d'ailleurs. Erika y tenait et nous voilà en canot sur le lac. Pour ramer Erika ne savait pas mieux que moi comment s'y prendre et, comme elle l'espérait peut-être dès le début, des jeunes gens sont venus à notre secours en passant de leur embarcation dans la nôtre. Inévitablement nous avons pris de l'eau. La partie était "dans le lac" et ma robe mini est devenue une mini-mini-jupe. J'étais pressée de rentrer et notre discret "sentier des Indiens", un peu à l'écart, était le bienvenu.



Louise, Charlotte, Erika, Sophie, Charlotte, Helen : été 1928

Un grand malheur est arrivé cet été dans la famille de mon oncle Christ. George, son fils, faisait comme tous les étudiants de son âge, il travaillait pour gagner quelques dollars d'argent de poche supplémentaire. Il conduisait un gros camion d'entrepreneur et malgré des douleurs dans le ventre il continuait de travailler jusqu'au soir. Conduit à l'hôpital et opéré d'urgence, c'était trop tard, l'appendice avait déjà éclaté et huit jours après il était mort. Le coup était très dur pour les parents et sa sœur et nous, les cousines, nous le ressentions douloureusement. Il est vrai que je ne le voyais pas souvent, mais de temps à autre il nous sortait.

Anna, sa sœur, ne m'aimait pas beaucoup. C'est seulement plus tard, lorsque subitement elle devenait plus aimable avec moi, que j'ai compris pourquoi. Un garçon nommé Frank logeait chez eux et nous causions souvent ensemble. Je ne savais pas qu'elle en était jalouse, à tel point qu'elle a réussi à épouser son Frank, sans que les parents ni personne n'étaient au courant. Ils se sont rendus en cachette dans l'Etat voisin où le mariage était possible sans le consentement des parents, même entre mineurs. En rentrant ils sont passés aux aveux. Or la hâte avait été inutile, les parents auraient été d'accord et sans problèmes ils leur auraient arrangé un beau mariage. Elle avait son chéri, tant mieux. Je n'ai jamais été une concurrente. Elle avait d'ailleurs un caractère un peu difficile et aucune de mes autres cousines ne s'entendait avec elle.

Et pendant ce temps, au pays, maman s'impatiente de voir revenir sa fille...

[à suivre]